

MARCEL PROUST

Riche bourgeoise parisienne Mme Verdurin est un personnage qui ne suscite pas la sympathie. Ambitieuse, autoritaire et jalouse, elle parvient à réunir autour d'elle des artistes de talent, musiciens, peintres, ses fidèles sur lesquels elle règne sans partage. C'est ce qu'on appelle un salon. Calculatrice et souvent cruelle avec les plus faibles, elle régenté tout son monde avec beaucoup d'énergie ; possessive et d'une grande jalousie elle ne tolère pas que ses fidèles, dont elle se fait une haute opinion, lui échappent.

Patronne avec sa petite cour elle régenté aussi son mari, homme falot qui ne se permet jamais de prendre une initiative sans en référer au préalable à sa femme. C'est ainsi qu'il transmet à sa femme la demande formulée par Odette de Crécy de recevoir un de ses amis, Swann. Il va très vite devenir un habitué du salon des Verdurin où il est très apprécié, du moins, jusqu'à ce qu'il annonce qu'il est régulièrement invité chez le président Grévy. Grave erreur. Dans un esprit de vengeance, elle va alors s'employer à favoriser une idylle entre Odette, la maîtresse de Swann et M. de Forcheville.

Les Verdurin vont louer aux Cambremer un château située en Normandie, près de Balbec. : « La Raspelière ». C'est là, durant la saison estivale que la « patronne » réunit son clan. Le narrateur fait désormais partie des invités .

Texte 1 : Marcel PROUST, *Du côté de chez Swann*.

Les Verdurin n'invitaient pas à dîner : on avait chez eux « son couvert mis ». Pour la soirée, il n'y avait pas de programme. Le jeune pianiste jouait, mais seulement si « ça lui chantait », car on ne forçait personne et comme disait M. Verdurin : « Tout pour les amis, vivent les camarades ! » Si le pianiste voulait jouer la chevauchée de la Walkyrie ou le prélude de Tristan¹, Mme Verdurin protestait, non que cette musique lui déplût, mais au contraire parce qu'elle lui causait trop d'impression. « Alors vous tenez à ce que j'aie ma migraine ? Vous savez bien que c'est la même chose chaque fois qu'il joue ça. Je sais ce qui m'attend ! Demain quand je voudrai me lever, bonsoir, plus personne ! » S'il ne jouait pas, on causait, et l'un des amis, le plus souvent leur peintre favori d'alors, « lâchait », comme disait M. Verdurin, « une grosse faribole² qui faisait s'esclaffer tout le monde », Mme Verdurin surtout, à qui, - tant elle avait l'habitude de prendre au propre les expressions figurées des émotions qu'elle éprouvait - le docteur Cottard (un jeune débutant à cette époque) dut un jour remettre sa mâchoire qu'elle avait décrochée pour avoir trop ri.

1. La Walkyrie et Tristan sont deux opéras de Richard Wagner.
2. lâcher une faribole : dire une bêtise.

VERS LE COMMENTAIRE COMPOSÉ

Rédiger une introduction

Les romans des XIX^e et XX^e siècles donnent à la société de l'époque, notamment de la bourgeoisie, une place éminente. Quel que soit le courant auquel ils appartiennent, les romanciers portent sur leur époque et sur leur société un regard critique, parfois cruel. Pourtant le pastiche n'y occupe pas nécessairement une place majeure. Peut-être parce qu'il ne peut épouser toujours la férocité voulue des auteurs. Pourtant Proust le définit comme « une critique littéraire en action ». C'est que le pastiche implique l'imitation du style d'un auteur ou d'un artiste. S'il est le proche cousin de la parodie, il en diffère précisément par une moindre férocité. Il a d'abord vocation à faire rire et sourire, la critique vient comme par surcroît. Proust à ce titre a été le maître de ce genre, avec une ironie délicatement acide. Le texte qui nous est présenté est un modèle de cette description d'un milieu, avec au centre le personnage de Mme Verdurin.

Voir l'essentiel d'un texte

Dans ce passage, l'accent est mis sur la vulgarité et la frivolité de Mme Verdurin. Certes, elle invite des artistes, mais ce n'est pas pour écouter de la musique ou pour évoquer les difficultés de la peinture. Le pauvre pianiste ne peut jouer sauf à donner la migraine à l'hôtesse ; quand au peintre, il est ramené au rôle de bouffon ou de pitre, et à amuser la galerie. Principalement Mme Verdurin.

En creux, ce qui est mis en lumière, c'est aussi la qualité de l'entourage de Mme Verdurin. Tous se soumettent, et semblent-ils avec bonne grâce à l'atmosphère et au désir de leur hôtesse.

Si un peintre est présent, ce n'est certes pas pour parler peinture, mais pour divertir la compagnie. Et la vulgarité de Mme Verdurin est suggérée par un rire tonitruant, qui lui décrocha la mâchoire. Mais cela signe aussi l'obséquiosité du peintre, capable de « lâcher une grosse faribole ».

Tout signe ici la vulgarité et la bêtise. Il ne s'agit pas de s'élever l'esprit, d'une conversation pleine d'esprit comme au temps de Mme de Staël, mais d'une bonne rigolade entre copains (camarades, selon le terme employé par Mme Verdurin).

Étoffer un commentaire par un peu de culture

*Zola, dans *Thérèse Raquin* décrit les soirées chez Mme Raquin, une mercière ; Henry Céard, romancier naturaliste lui aussi, trace le portrait d'un négociant en vins, M. Trudon. Mais c'est Marcel Proust qui a su comme personne mettre en scène des personnages de la bourgeoisie digne du théâtre de Molière. C'est ainsi qu'il réinvente Sidonie Verdurin, riche bourgeoise parisienne qui se pique de prétention littéraire et qui fait pendant à la duchesse de Guermantes, Oriane. Il jette ainsi sur cette bourgeoisie prétentieuse un regard critique sévère, mais d'un humour féroce non dénué d'une certaine malice.*

Exploiter un registre

Est-ce un pastiche ?

On peut défendre l'idée. Le personnage peut apparaître outrancier, et pourtant, nous avons tous rencontré de ces caricatures en acte qui laissent ahuri. C'est plutôt une critique sociale d'une certaine bourgeoisie parvenue, sans culture, vaniteuse.

Par ailleurs, le salon de Mme Verdurin est aussi un lieu où se déroulent des événements qui tissent le récit proustien : car il y a un récit.

Et Mme Verdurin, au terme de la Recherche épousera le duc de Guermantes, devenu veuf. Ce mariage suscitera la moquerie et le mépris des grandes dames aristocrates.

Texte 2

Mme Verdurin était assise sur un haut siège suédois en sapin ciré, qu'un violoniste de ce pays lui avait donné et qu'elle conservait quoiqu'il rappelât la forme d'un escabeau et jurât avec les beaux meubles anciens qu'elle avait, mais elle tenait à garder en évidence les cadeaux que les fidèles avaient l'habitude de lui faire de temps en temps, afin que les donateurs eussent le plaisir de les reconnaître quand ils venaient. De ce poste élevé elle participait avec entrain à la conversation des fidèles et s'égayait de leurs « fumisteries », mais depuis l'accident qui était arrivé à sa mâchoire, elle avait renoncé à prendre la peine de pouffer effectivement et se livrait à la place à une mimique conventionnelle qui signifiait sans fatigue ni risques pour elle, qu'elle riait aux larmes. Au moindre mot que lâchait un habitué contre un ennuyeux ou contre un ancien habitué rejeté au camp des ennuyeux,—et pour le plus grand désespoir de M. Verdurin qui avait eu longtemps la prétention d'être aussi aimable que sa femme, mais qui riait pour de bon s'essoufflait vite et avait été distancé et vaincu par cette ruse d'une incessante et fictive hilarité—, elle poussait un petit cri, fermait entièrement ses yeux d'oiseau qu'une taie commençait à voiler, et brusquement, comme si elle n'eût eu que le temps de cacher un spectacle indécent ou de parer à un accès mortel, plongeant sa figure dans ses mains qui la recouvraient et n'en laissaient plus rien voir, elle avait l'air de s'efforcer de réprimer, d'anéantir un rire qui, si elle s'y fût abandonnée, l'eût conduite à l'évanouissement. *Telle, étourdie par la gaieté des fidèles, ivre de camaraderie, de médisance et d'assentiment, Mme Verdurin juchée sur son perchoir, pareille à un oiseau dont on eût trempé le colifichet dans du vin chaud, sanglotait d'amabilité.*

Dans ce texte, vous avez très clairement une intention parodique, puisque tout le texte tend vers la chute (en bleu).

Le salon de Mme Verdurin est un théâtre construit et édifié à sa propre et vaine gloire, pour nourrir sa vanité. Toute conduite est un jeu d'actrice, de mauvaise actrice, mais d'actrice consommée.

DISSERTATION

Proust définit le pastiche comme « une critique littéraire en action ». En quoi a-t-il raison ?